



07

Le temps est transe
— **Compagnie 7273**

PASSE VO-NT Leur danse est à leur
Image - Nicolas Cantillon et Laurence
Toussaint - Compagnie 7273



« Aucun danseur au monde n'ignore le temps qui passe, chacun de ses muscles est un compteur sévère, le temps est donc à amadouer consciemment »

Une, deux, six années passées. Leur danse change, mue par l'expérience. Leurs dernières pièces, symboles de l'écriture poétique qui leur sied, ne travaillent qu'à partir du corps, se concentrent sur le mouvement, ne l'abandonnent jamais, poursuivent sans cesse le geste lâché en points de suspension. Ils poussent ainsi l'élan d'une main, d'un souf, au-delà du possible, à l'écoute de ce quelque chose qu'ils nomment « transe ». Composé pour Nicolas en 2006, le solo « Climax », vertige d'un corps unique écrivant le mouvement sans jamais effectuer de déplacement, est dansé en silence. Tout comme leur duo « Romance », inversé corporel de ce qu'est l'être deux. D'autres fois, ils convoquent la musique. Dans leurs recherches, ils croisent alors le musicien américain Sir Richard Bishop. Inextinguible, grumeland, vit, inventif, guitariste prodigieux, Sir Richard Bishop crée pour le solo « Listen & Watch » dansé par Nicolas, une musique sur mesure. Sur le plateau, en tension avec le mouvement, il suit, invite, se distancie. Pour leur dernière pièce « Né », il signe une composition en suspension autant qu'en profondeur, architecture parfaite. La musique, arrivée en cours de travail, prend alors sa juste place. Né, pièce de groupe, partition pour six danseurs, à l'infini du satire, de l'edu, cette volupté et ce rythme. Ils y dessinent une fresque hypnotique où les corps éprouvent un plaisir physique à cartographier ce qui est en train de se construire. On y retrouve, de façon indubitable, la Beyrouth première, le Boudou méditerranéen.

Leur danse est à leur image, ils se laissent guider par leurs envies, y travaillent avec acharnement, tirés en arrière par l'ambition de participer à leur façon à la grande histoire de la danse. Impulsée au début du XX^e siècle par Isadora Duncan, considérée comme la mère de la modern dance (à l'origine de la danse contemporaine), la danse ne cesse depuis de renouveler son vocabulaire, de le questionner, de le réinventer. Elle avait dissipé des arts et formes d'expression plastique, le voilà revenue. Isadora Duncan privilégiait la liberté d'expression du corps, tout le presque nu, l'extérieur, l'harmonie et fut une des premières à revendiquer le fait d'avoir à chercher une musique « interne ». En un sens, les 727 découlent de cela. Le chemin de la danse est fait d'abandons (le geste académique, le costume...), de révoltes (celle du public qui s'est senti perdu, sevré), et celle des professionnels désarçonnés par des ballets parfois vides), de prises de risques. Il faut savoir s'enfermer des heures durant, remanier son rapport à l'espace, à l'imaginaire, aux codes, à la société, trouver un souffle nouveau.

Pour le grand théoricien de la danse qu'était le hongrois Rudolf Laban le moment qui définit l'expérience de la danse est celui « où le temps bascule dans l'espace ». Sortir du temps lui-même, était alors ce qui défiait et justifiait à ses yeux le fait même d'être en scène. Dès lors, de danseurs en danseurs, le mouvement ne se définit plus en fonction d'un point d'origine, fixe, d'une posture, mais se fonde dans le flux qui le traverse, dans une synergie mouvante, une trajectoire. La durée de l'instant. Selon le philosophe Gilles Deleuze, durant les années quatre-vingt les pratiques d'exercice corporel, à l'image du surf sur les plates de ski et en mer, mais aussi du skate et du roller, dépassent les actions nécessitant des appuis pour s'insérer dans le trajet d'une onde. Se mettre en attente, se mélanger à une vague. Desormais, l'homme aime produire sur des fascieux continus, qu'ils soient imaginaires ou réels. Pour lui, les « états intensifs » des corps dansants détruisent l'unité fictive d'un moi idéal. Mettant en deuil ses visions du monde, le danseur ne cherche pas "le" corps dans le corps. Il ne veut pas rendre claires ses significations obscures, mais désire simplement explorer le dépouillé de la chair (...) ouvrir des brèches dans l'ordre des certitudes, penser autrement le visible, montrer le caractère non multipliable des choses, témoigner de leur infinitude, provoquer l'intime et les sens » (Gilles Deleuze et Félix Guattari, L'Anti-Œdipe, Paris, Minuit, 1972).

Dans cette exploration, le temps réel est foult (ref) du danseur, il est pour lui une durée physique à renverser. Les quarante cinq minutes d'un ballet sont parfois devenues trente, la durée a souvent changé, se calant désormais, en général, entre une et deux heures. Parfois plus. Danser, c'est savoir qu'il va falloir tenir le temps, qui peut devenir une nielle épineuse et se faire narrateur à part entière, porter jusqu'à l'épuisement. Le solo Climax tout comme la pièce Né intègrent pleinement cette donnée, poussent l'enchaînement du mouvement à son maximum. Le temps a pour eux un sens particulier. Il leur faut une année pour écrire une pièce. Chaque mouvement est l'exactitude du mouvement précédent, le présent y est plein, leur travail empirique. En outre, aucun danseur au monde n'ignore le temps qui passe, chacun de ses muscles est un compteur sévère, le temps est donc à amadouer consciemment.

Nicolas Cantillon et Laurence Yadi, chorégraphes ayant formé la Compagnie 7273, couples de ville et de création, ont dessiné pour Swatch trois montres. Ils se sont inspirés pour cela de trois de leurs pièces et ont puisé dans leurs goûts du temps un rien de poésie.

Beirut, l'antique, où modernité et tradition s'entremêlent, précieux pas de deux ancrés dans la lumière. La Beirut des années 90, son étendue, sa multiplicité, ses couleurs, ses bruits, l'formation de ses quartiers. C'est là qu'ils se rencontrent lors d'une tournée et qu'ils tombent amoureux. Lui est né à Melun, elle, à Argenteuil. La France comme pays d'origine, le monde comme envie. Enfants, leurs rêves sont plus bercés par le désir de devenir religieuse pour Laurence Yadi, et charpentier pour Nicolas Cantillon, que par celui d'épouser une carrière artistique. Et puis le danse entre dans leurs vies. Autodidactes, formés entre conservatoires, stages, écoles, ils montent sur scène dès l'âge de quinze ans, dansent pour d'autres, interprètes, assistants-chorégraphes, se nourrissent de tout ce qu'ils trouvent, des styles, des savoir-faire, partent danser ou étudier en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Suisse, et puis l'envie de créer, d'être maîtres de leurs écritures, devient évidente et donne naissance à leur compagnie en 2003. Les amoureux devenus chorégraphes, unis par un même regard et une même exigence, installent dans leur compagnie à Genève en Suisse et deviennent la Compagnie 7273.

Leurs premières pièces se veulent critiques, expérimentales, s'inscrivant dans l'interrogation que la danse contemporaine porte sur elle-même. Ils y jouent des costumes, des scénographies, de la danse. C'est en premier lieu « La Vision du lapin », où la scène leur sert de page blanche pour interroger le processus de création. Ils emmêlent leurs différences corporelles pour en faire une identité unique, simple, évidente. Venus de coques les « protégeant d'avoir trop vite la grosse tête », et de ballets, pour « couler en cas de besoin » ils y annoncent que leur duo parle de lui-même, qu'« il n'y a pas besoin d'en dire plus ». Premier acte remarqué. Le second, plus obscur, « Simple proposition » qui travaille sur le fantasme, le corps à corps, le dédoublement, est une œuvre tendue faite de postures simples, de côté à côté, de contre, de dessous et dessus. Des positions figées, un minimalisme osé. D'autres actes suivent rapidement, dont « La la la la la », titre rythmique pour une pièce où la musique dirige, où le décor convoque l'imaginaire de l'enfance. Nicolas à la guitare folk, Laurence en costume salopette entourée de personnages peluches, héros imaginaires d'un monde à recréer. Ils s'amuse à des symboles, des décalages. « Volontairement débraillé, inutilement drôle et absolument libre », une force forte à la invention, échappée libre à la rigueur stylistique, écrit la presse, toujours.



PAGE 82-83 Extrait de la vidéo réalisée pour Swatch, montrant une interprétation des trois montres qu'ils ont dessinées. www.swatch.fr



PAGE 96 Intégration de leur maison.
Hélène Savitroff - Florence S.

« Leur souffle change, leur danse change... »

Dans leur vie quotidienne, les T273 sont d'une ponctualité inflexible, mais la ponctualité est faite d'aménagements. Aménagés à danser dans le monde entier, ils ont ainsi appris à s'adapter aux différences culturelles de gestion du temps, comme lorsqu'ils sont au Mozambique et savent qu'il faut, pour être à l'heure, arriver une heure en retard aux rendez-vous. Lorsqu'on leur demande s'il leur est arrivé de rater quelque chose, faute de temps, ils disent simplement « être certainement passés à côté de plein de choses, mais apprécier de prendre ce que le temps et la vie nous donnent. Nous avons beaucoup de chance de faire ce métier. C'est très agréable de danser, de rencontrer, de voyager ».

Nicolas et Laurence ont offert à leur compagnie leurs dates de naissance, comme un clin d'œil: Leur souffle change, leur danse change, ils travaillent à transmettre une technique qu'ils ont nommée « PUFFTPUFFT ». En quête de ce mouvement continu particulier, ils travaillent sur la composition articulaire où se relie chaque maillon de la chaîne organique, d'autant que sur le cœur de la kinesphère (sphère imaginaire qui entoure les corps et se veut l'espace de danse du danseur: devant, derrière, gauche, droite, haut, bas). Forts d'un corps élastique, entre détente et résistance des muscles profonds, ils invitent à un chemin intérieur de swing et de molton, à une danse malaxante, spirale, qui porte à la trempe. En studio, le temps n'a rien des plus aucun sens, aucun poids, aucune vertige, ils sont là, que peut-il arriver d'autre que l'urgence de créer. À la fin, la vie peut les taper... en tourbillon, ils ont donné forme à leur rêve.